

**Inter**  
Art actuel



## L'imagination du monde

URD Théâtre, *L'imagination du monde*, Église  
Saint-Coeur-de-Marie, Québec, 13 au 17 septembre et 22  
septembre au 1er octobre 2011

Alain-Martin Richard

Numéro 110, hiver 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2012). Compte rendu de [L'imagination du monde / URD  
Théâtre, *L'imagination du monde*, Église Saint-Coeur-de-Marie, Québec, 13 au  
17 septembre et 22 septembre au 1er octobre 2011]. *Inter*, (110), 83-84.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des  
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique  
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de  
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à  
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# L'imagination du monde

► ALAIN-MARTIN RICHARD



*D'abord le chaos. Un magma indicible : atomes en fusion, particules élémentaires en explosion et en extension qui définissent l'univers de nanoseconde en nanoseconde. L'espace et le temps s'entrechoquent en un imbroglio magnifique, matrice sans morphologie qui prendra la couleur du mouvement perpétuel. La matière se donne corps, ou plutôt se donne des corps qui seront des variantes infinies du même désir, issu de ce sursaut initial, de cette masse improbable qui contenait déjà toute la matière dans un point aussi petit qu'un neutrino. La matière totalement réduite à sa présence pure et son inconscience absolue ne peut plus se contenir elle-même et se propulse dans le hasard. Qui deviendra, entre autres, l'humanité.*

Au premier tableau de *L'imagination du monde*, juste après l'éclosion de l'intelligence, un jeune homme accourt vers le public : parlant, balbutiant, tout embrouillé dans les sons insignifiants que sont les voyelles, ces phonèmes qui n'expriment qu'un potentiel, qu'une capacité phonatoire, qu'une gamme de variantes où se terrent toutes les musiques et toutes les sémantiques encore inexprimées. Mais les voyelles ne disent que le devenir de l'homme, elles ne nomment pas encore sa structure. C'est à partir de ces borborygmes et balbutiements que le monde s'exprimera dans la noirceur et la clarté, dans l'amour et la haine, dans la tourmente et la félicité.

Les 13 comédiens, danseurs et performeurs s'exposent de manière superbement impudique à partir du chaos et de l'immortalité de l'âme humaine, infimes animalcules dans la fureur du monde, déterminés à jouer les trouble-fêtes du convenu sous la férule mythologique de Hanna Abd El Nour. Véritable voyage initiatique sur les pas de Dante qui passa dans l'autre monde guidé d'abord par Virgile pour être ensuite conduit jusqu'au neuvième ciel par Béatrice. Le neuvième ciel ! Nous, pauvres humains, n'atteignons que le septième au moment où le corps se liquéfie dans l'orgasme.

*L'imagination du monde* se déroule dans le ventre d'une église dénudée de ses bancs, de son orgue, de son maître-autel<sup>1</sup>. Sa nef offre désormais un espace ouvert dont la puissance sera magnifiée par les jeunes comédiens du théâtre de l'URD. À partir d'une libre lecture

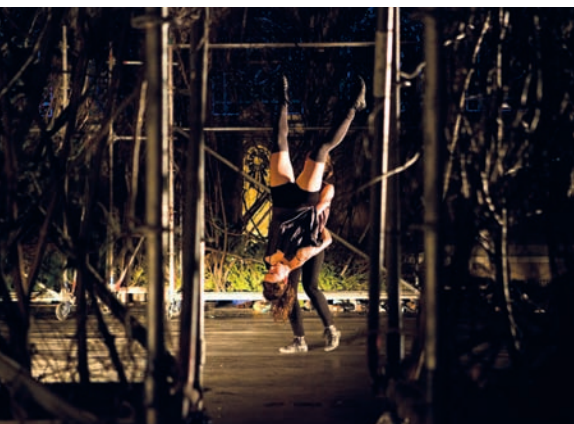
de la *Divine comédie*, l'équipe de l'URD ouvre une boîte de Pandore d'où surgissent anges et démons, personnages mythiques qui s'envolent et chutent, tels des Icare que l'ambition conduit à leur perte. Les masses humaines plongent au cœur de l'espoir et des désirs inassouvis. Elles s'avancent nues, s'offrent dans un irrésistible appel d'amour et de coït, fusion charnelle rejetée, dans un éternel jeu d'attraction/répulsion. Les acteurs sont masse grouillante maculant l'immense espace sonore de jets de lumière et de gestes désordonnés. Inépuisablement, ils recommencent la naissance du monde qui aussitôt se délite en une cacophonie de corps fous, aux accents barbares et bigarrés. Ils sont beaux comme des gerbes naissantes ; ils sont habiles dans leur corps jeune et impudent et, pourtant, ils souffrent les affres de l'enfer. Les images surgissent et se culbutent : les démons grimaçants de Hieronymus Bosch, les orgies collectives de Brueghel, les hurlements de Munch et autres monstres tapis dans les recoins de nos superstitions, icônes érotiques entremêlées de rage, de douleur, d'éruptions et de hoquets.

*L'imagination du monde* se construit dans une alternance de tableaux de groupe, où l'humanité sort de sa gangue à travers des amas de vêtements, des forêts qui bougent, des tapis qui se meuvent, des damiers rouges et noirs qui se font et se défont, des scènes de cannibalisme, des structures et des routes de glace où gèlent des corps nus. Abd El Nour convoque dans l'église désacralisée djinns et fantômes, génies



et korriganes, furies et harpies, qui explosent dans une bacchanale effrénée. On y retrouve pêle-mêle le substrat des mystères et des cosmogonies, cette matière de l'imaginaire qui articule le monde en une construction vraisemblable. Yggdrasil, l'arbre originel nordique qui soutient les neuf mondes, y côtoie les figures mythologiques mi-hommes, mi-bêtes, structures de notre conscience d'un univers incompréhensible qui nous échappe tout le temps.

Les 13 acteurs symbolisent, dans leur diversité et leur singularité juxtaposées, la fureur de l'humanité. Et des images puissantes nous habitent longtemps lors de notre marche dans le froid de la nuit lorsque nous quittons l'église redevenue silencieuse, mais résonnant encore dans notre tête d'une musique symphonique aux accents célestes : des êtres se dévorent mutuellement et se cannibalisent jusqu'au dernier ; des filles nues s'offrent à l'amour mais, comme personne du public ne répond à l'appel, elles se replient et meurent sur elles-mêmes ; une construction de tapis, de souliers et de glace se métamorphose en un mouvement continu de protagonistes qui cohabitent presque sans se voir, font et défont, s'agrippent et se déplacent, comme un nid de reptiles grouillant ; les poupées gonflées grandeur nature, doubles théâtraux qu'on nous avait remis à l'entrée, nous sont reprises pour être enfilées dans des sacs blancs, amoncelées ensuite comme autant de cadavres à travers des concerts de casseroles ; des êtres grotesques errent dans une fabuleuse cour des miracles...



*L'imagination du monde* fut un moment fort du théâtre dans la capitale. Déjà présenté en juin, ce spectacle à grand déploiement marqué d'une magnificence générosité a été remodelé pour être heureusement écourté. Le rythme de cette seconde mouture d'une durée de quatre heures s'en trouve plus soutenu et nous garde dans l'émerveillement. À sa manière usuelle, l'URD, par hybridation, construit un spectacle total avec des collaborateurs de tous horizons : Wagerer aux chorégraphies, Lehmann et Makdissi-Warren à l'environnement sonore et musical offrent une heureuse combinaison qui pige dans les forces vives du milieu en une symbiose réussie. Un moment unique.

Le performatif traverse cette production de bout en bout : la douleur et le jeu avec les éléments, la manipulation des objets, les chaînes de travail pour déplacer les vêtements, les tapis, les blocs de glace, les arbres. La libido et l'offrande des corps nus, comme un amour inassouissable, s'abîment en une automutilation, rituel du corps inutile, débouté dans son désir. Les coups sont réels, le corps est frappé jusqu'à la tuméfaction. Les corps mutants, transsexuels spontanés, s'entrelacent en une masse libidinale où les chairs se confondent en symbiose totale : échange de vêtements, échange de peaux. Donne-moi ton cul, je lèche tes fesses ; les succubes succombent à la joie triste des corps entremêlés, aux actes répétitifs en quête d'un orgasme qui ne viendra pas. Les hurlements silencieux dévoilent les dents : menace d'une meute de loups cachée dans des sourires d'hyènes. Ailleurs, une fille s'assoit à pleine peau sur un bloc de glace qu'elle chevauchera jusqu'à sa liquéfaction. Une Asiatique au corps étique s'abolit elle-même dans une colère immense qu'elle éructe devant notre incompréhension. Il y aura au fil des tableaux des litanies en langues étrangères, des énumérations de chiffres ; autant de langages, autant de codes qui façonnent l'esprit. Et des arbres embaument aussi cette nef des fous.

La scénographie, mobile et en mutation constante, utilise la nef, le transept, le jubé, comme autant de zones à habiter. Les masses sonores explosent de la tribune au-dessus du narthex d'où surgissent des jets de lumière, les comédiens accourent vers le public regroupé sur le chœur. L'espace de l'église devient la demeure du nahual préhistorique où humains et entités fabuleuses se partageront le monde. La musique de Katia Makdissi-Warren et la conception sonore de Mériel Lehmann prêtent à cette production une noble envolée. Nous sommes emportés sur les ailes de cette épopée où s'entrechoquent les grands mythes fondateurs de l'Occident. Il s'agit d'un va-et-vient constant entre les masses populaires qui sortent du magma initial et l'exploit singulier d'un individu qui en appelle à l'imaginaire et aux possibles. Or, dans le tableau final, lorsqu'une cour bigarrée portant masques, costumes surréalistes et baroques s'agglutine autour d'une Vénus naissant dans une coquille, apparaît en hommage à Botticelli l'espoir que le blanc l'emporte alors sur le noir, symbole de la victoire sur les ténèbres.

Le dessin de Gustave Doré a marqué notre vision de la *Divine comédie*, une imagerie forte tout empreinte du romantisme ambiant. Ici cohabitent dans des postures menaçantes démons et archanges, toutes créatures ailées qui accompagnent inlassablement la marche des pèlerins vers la lumière. Êtres fabuleux, bien sûr, qui gravitent dans le subconscient des voyageurs de l'éternité. Les peurs, les illuminations, les extases, font trembler l'espace de leur omniprésence. Le trajet vers le neuvième ciel est rempli d'embûches et de rêves ; le désir amoureux s'exprime dans

l'élévation de l'âme et la tension libidinale du corps, mains et corps tendus par une aspiration vers le haut, vers la révélation. Mais il faut franchir les étapes sublimes de l'enfer et du purgatoire. Dans la *Divine comédie*, aux neuf cercles de l'enfer succèdent les sept cercles du purgatoire où se trouvent les repentants qui ont été stigmatisés par un des sept péchés capitaux : orgueil, envie, colère, paresse, avarice, gourmandise et luxure. Une fois atteint le sommet de la montagne, Virgile ramène Dante en enfer où viendra le chercher Béatrice pour le conduire vers les étoiles.

Les dix tableaux de *L'imagination du monde* illustrent bien les méandres tortueux que l'homme doit suivre pour atteindre l'inaccessible étoile. C'est la quête de Don Quichotte et de Dante lui-même, la quête de la plénitude, celle du Gautama et du Christ, mais aussi celle du commun des mortels qui se sacrifie aux mille déités de son polythéisme profond. Dans les tableaux se succèdent les formes brutes des errements tout entrelacés en des instants de rédemption. L'arrachement de sa condition passe par la beauté, par la violence, par la puissance sexuelle du corps et par sa sublimation dans de purs moments de beauté. Cette pulsion vers l'ailleurs, ou plus précisément vers la plénitude, s'arc-boute sur la masse de ses semblables vampirisés en une chorégraphie qui met en tension multitude et individu. Pas de deux pour insectes dans une apothéose de fin du monde où toutes nos constructions mentales s'abolissent enfin au sein d'une manifestation épurée : un corps nu flotte sur un rayon sonore qui illumine une pluie de poussières en suspension. *L'imagination du monde*, aux antipodes de l'*entertainment*, nous emporte de l'autre côté du monde, dans cette île de mystère et de fabulation où nous pouvons devenir la matière de nos rêves. ◀

#### NOTE

- 1 L'église Saint-Cœur-de-Marie sur la Grande-Allée à Québec, avec son clocher byzantin, est fermée au culte depuis 1997.

Dramaturgie et mise en scène : Hanna Abd El Nour. Comédiens : Jérémie Aubry, Danièle Simon, Shawn Cotton, Cynthia Trudel, Édith Patenaude, Jocelyn Pelletier, Mykalle Bielinski, Sarah Chouinard-Poirier, Raphaël Posadas, Tai Wei Foo, Maryse Damecour, Annie Gagnon, Isabelle Gagnon. Musique : Katia Makdissi-Warren. Conception sonore : Mériel Lehmann. Scénographie : Guyline Petitclerc. Lumière : Martin Sirois. Costumes : Geneviève Lapierre. Chorégraphie : Lydia Wagerer. Graphisme : Mario Villeneuve. Assistance à la création : Andrée-Anne Blacutt. Régie : Léa Touzé et Miriane Rouillard

PHOTOS : Larry Rochefort.

ALAIN-MARTIN RICHARD vit et travaille à Québec. Artiste de la manœuvre et de la performance, il a présenté ses travaux en Amérique du Nord, en Europe et en Asie. Il poursuit un travail de commissaire, de critique et d'essayiste. Il a publié dans de nombreuses revues des articles sur le théâtre, la performance, l'installation et la manœuvre. Membre des ex-collectifs Inter/LeLieu et The Nomads, toujours actif avec Les Causes perdues et Folie/Culture, il propose des productions, telles que *L'atopie textuelle* (2000) et *Le chemin vers Rosa* (2006), qui se déploient souvent sur plusieurs plans de réalité.